



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### Modes.

Le peu de monde resté à Paris en dépit de la belle saison s'éloigne, pour en jouir, vers la campagne, où l'attrait de la chasse devient le prétexte des plus aimables et joyeuses réunions. Pendant ce tems la mode se repose. La mode si vive, si nuancée, la mode tout agitée au milieu de ses grelots brillans, de ses rubans qui floient de toutes parts, de ses gazes et de ses perles qui bruissent au-dessus de sa tête, la mode aujourd'hui se renferme dans la plus grande simplicité, et ne comprend pour parure que la mousseline la plus modeste, la paille la plus légère. Les femmes emportent à la campagne force peignoirs et jolies chemisettes, petits tabliers de fantaisie en taffetas écossais, foulard oriental, gros de Naples brodé, mousseline doublée, et jusqu'aux percalines imprimées.

Schalls en foulards, bottines en toile écarlée, chapeaux de paille sans ornement aucun : tout cela laisse en paix modistes et couturières, et il nous faut quelque occasion marquante pour saisir des ensembles de toilette qui méritent la peine d'être rapportés. Un riche et brillant mariage nous a cependant offert cette semaine une corbeille dont la description n'est pas sans intérêt.

Ce mot de *corbeille* est resté en usage dans notre monde, mais depuis long-tems les meubles gracieux et élégans ont remplacé le satin et la chenille qui recevaient autrefois les cadeaux de noces. Ceux dont nous allons parler étaient dans une table à compartimens pour les bijoux, à tiroirs pour les schalls et les étoffes ; pour les blondes et dentelles étaient disposés d'autres petits tiroirs, doublés en satin bleu piqué. Dans un compartiment carré, entouré d'un sachet en satin blanc piqué en



or, étaient une douzaine de mouchoirs de poche, chefs-d'œuvre de broderie, et une seconde douzaine, unie, entourée de valenciennne froncée. Six de ces mouchoirs avaient un double rang de dentelle, l'un à la tête de l'ourlet, l'autre au bord : on estime à plus de cent louis la valeur de ce simple compartiment.

L'assortiment de dentelles était magnifique : pièces de points d'Angleterre, de Malines, de Valenciennes, dans toutes les proportions ; et le tout couronné par un voile en point, de trois quarts de largeur sur un quart et demi de hauteur, ainsi qu'il les faut aujourd'hui pour être placés au bord des chapeaux.

Dans un compartiment doublé en velours rouge, étaient deux éventails, à peintures de grand prix ; un petit nécessaire à ouvrage, dont tous les objets étaient en or ; un sac dit *châtelaine*, en cachemire blanc, brodé en or, avec sa chaîne et son crochet en or ; douze ceintures de fantaisie dans une petite boîte émail et or ; deux douzaines de paires de gants dans une boîte d'ivoire, sculptée à jour et doublée de taffetas rose parfumé ; un livre de prières en gros de Tours blanc, avec le chiffre en or, et le fermoir en or fixé par un bouton de diamant ; des *jumelles* superbes.

Il y avait deux compartimens à bijoux : l'un pour les diamans et les perles, l'autre pour les garnitures de fantaisie ; dans ce dernier étaient les lorgnons, les chaînes d'or, les boucles, les bracelets : une paire de bracelets, très-jolie, était en émail noir, d'un demi-pouce de largeur, bordé des deux côtés par un filet de petits diamans ; un diamant très-gros, placé au milieu, leur servait de fermoir. Une autre paire de bracelets était formée de six rangées de tresses de cheveux, retenues ensemble à un pouce de distance par des plaques d'or longues et étroites, ornées d'un travail en diamans. Dans un charmant étui en nacre, incrusté en émail vert et doublé de velours blanc, était un seul bracelet formé d'une rangée de magnifiques

émeraudes montées à jour : le fermoir était caché sous une des émeraudes.

Dans le tiroir aux étoffes étaient trois pièces de velours noir, cerise et vert ; une pièce de gros de Tours blanc, brodé en soie de couleur ; une pièce de mousseline des Indes, brodée en colonnades d'or ; trois pièces de satin broché rose, blanc et bleu ; une robe de cachemire noir à palmes ; une en blonde blanche ; une robe d'organdi brodée en soie ; un peignoir en mousseline, brodé tout autour à grands bouquets au plumetis : autour de ce peignoir nous savons qu'on a ajouté une haute maline.

Nous ne devons pas omettre un tiroir rempli de tous les plus jolis articles nécessaires à la peinture : tout était or et ivoire. A côté, plusieurs beaux albums ; les uns blancs, les autres enrichis de quelques charmans dessins de nos plus célèbres artistes.

Enfin, nous terminerons par les deux derniers tiroirs ; l'un consacré aux cachemires longs, l'autre aux cachemires carrés. Chaque tiroir contenait trois schalls, parmi lesquels s'en distinguaient deux des magasins Sainte-Anne ; schalls célèbres aujourd'hui par leur richesse toute nouvelle, leurs rares dessins, et qui sont devenus le cachet d'une corbeille de grand style. Les cachemires longs étaient blancs, noirs et verts ; ceux carrés étaient, l'un noir à palmes jumelles, c'est-à-dire partant des quatre coins pour se réunir au milieu du schall, genre nouveau qui appartient aux seuls cachemires de cette expédition ; puis, un schall-tapis, et un autre fond bleu à dessins tout-à-fait bizarres et inexplicables dans un article.



## LE DEVOUEMENT.

Vous me demandez mon histoire, ma chère Mathilde; je cède à ce désir si vivement exprimé, bien que je ressente une espèce d'effroi à l'idée de m'arrêter sur mille détails affligeans de ma vie : je crains de réveiller le passé et de retrouver de pénibles émotions à chaque souvenir que je vais évoquer.

Douée d'une ame aimante sans être passionnée, je vivais heureuse et paisible auprès de parens peu fortunés, mais qui m'idolâtraient; jusqu'à l'âge de seize ans, mes jours n'offraient qu'une succession de plaisirs simples et de devoirs faciles à remplir, et je n'avais encore éprouvé aucune de ces secousses qui viennent tout d'un coup vous initier au secret du malheur et vous révéler en un instant tout ce qu'une vie peut renfermer d'amertume.

Alors un jeune Anglais vint loger chez nous; j'habitais New-York avec ma famille, et il faisait partie d'un des régimens que l'Angleterre avait envoyés pour soutenir le corps du général Gage. Sidney (c'était son nom) avait vingt-cinq ans; il était noble, riche et remarquablement beau; il joignait une tournure élégante à des manières distinguées, un ton persuasif et insinuant à un caractère positif et froid, qui lui donnait d'autant plus d'empire sur les autres qu'il semblait toujours céder à la raison lorsqu'il ne cédait qu'à son intérêt personnel.

Ma jeunesse, ma gaité et quelques agrémens que j'avais reçus de la nature, parurent faire sur lui une impression qui flatta mon amour-propre de jeune fille; il écoutait toutes mes paroles, s'érigeait en censeur et blâmait un mot qui m'était échappé étourdiment et dont je n'avais pas pesé la valeur, une action dont je ne sentais pas toutes les conséquences.

Il se forma entre nous un de ces liens qui vous attachent fortement l'un à l'autre, bien qu'il n'y ait pas d'égalité dans les rapports. Il était mon guide, ma bous-

sole; je ne pouvais me passer de ses conseils et de son expérience, et par un sentiment bien différent, je lui étais nécessaire aussi: car il avait besoin d'un être aimant et faible qu'il pût conduire et diriger. Plus tard, par une étrange compensation, je devins son guide à mon tour.

Sidney était très-réservé, il ne parlait jamais de ses projets pour l'avenir; un jour seulement, un de ces jours de printemps où la nature semble sourire, où le cœur s'ouvre à l'amour et à la confiance, nous étions assis ensemble sous un berceau dû jardin, sa physionomie s'embellit d'une expression qui lui était peu ordinaire et sa réserve fut remplacée par un aimable abandon; il me prit la main qu'il serra dans les siennes avec l'air affectueux d'un ami, et me regardant avec une indicible douceur, il me dit: « Dans deux ans je serai colonel, et alors, Sara, si vous êtes libre encore et si votre cœur n'a pas changé, vous deviendrez ma compagne chérie, vous partagerez mon sort... » Mon ame s'ouvrit au bonheur à ce projet d'union, car je l'aimais véritablement et je ne pouvais m'accoutumer à la pensée d'une séparation éternelle.

Et lui souriait à l'idée d'avoir une femme qui, comme un faible enfant, suivrait toujours la route qu'il lui aurait tracée; mais l'enfant grandit, son caractère se développa et des vertus réelles vinrent remplacer la douceur négative, l'absence de volonté qui avaient d'abord séduit Sidney. Il était l'être auquel je rapportais toutes mes pensées, et l'entraînement devint du dévouement. Combien de fois déjà lui avais-je sacrifié mes goûts, mes plaisirs de jeune fille! Il n'aimait pas le bal, j'avais renoncé à la danse; il se plaisait à lire des ouvrages sérieux, je lisais avec lui les auteurs philosophes et moralistes, et j'avais abandonné toutes les lectures romanesques et frivoles: peut-être ai-je dû à cette influence quelques défauts de moins, quelques qualités de plus.

Mais, hélas! il partit et avec lui mes



beaux jours s'envolèrent, et je connus l'ennui, l'isolement du cœur, les tourmens de l'absence, les regrets du passé, les craintes de l'avenir et tous les maux que traîne à sa suite un amour malheureux. Il me semblait toujours le voir au moment du départ, luttant entre le désir de me montrer son affection et la crainte de s'engager solennellement. Nous nous étions ménagé un dernier entretien, et là, sans témoins, je m'abandonnai à toute ma douleur. « Ne pleurez pas, Sara, me disait-il, vos larmes me font mal ; nous nous reverrons un jour, je viendrai me réunir à vous ; je ne puis plus me passer de vous voir ; vous êtes nécessaire à mon bonheur, à mon existence ; sans vous, la vie pour moi n'a plus de charme, elle est triste et décolorée. Cependant je ne puis vous le cacher, je tiens à mes parens, à ma patrie, à ma vieille Angleterre : vous connaissez le caractère national de mes compatriotes ; mais vous me manquerez, Sara, tout sera vide et désenchanté autour de moi, et ma pensée repousse ce néant anticipé.... » Je souffrais, mais de ses lèvres il séchait mes larmes dans mes yeux, et d'un mot me rassurait, me consolait ; mais il était là près de moi, il me serrait sur son cœur, et il m'aimait, me le disait.... Oh ! après son départ ce fut bien autre chose, je sentis un froid mortel se glisser dans mes veines, je pesai chacune de ses paroles, j'analysai chacun de ses regards et je n'y puisai plus d'espérance : je savais qu'il tenait à la fortune, à la naissance, à la gloire, aux honneurs, et que l'orgueil et la vanité balançaient dans son cœur la pauvre Sara qui n'aimait que ses parens et lui...

Les jours, les mois s'écoulèrent, et bientôt les années, sans ramener celui que j'attendais ; je reçus d'abord quelques lettres de lui, dans lesquelles on voyait qu'il regrettait vivement les heures qu'il laissait doucement couler près de moi, et l'abandon et l'épanchement d'un cœur sur lequel il pouvait compter. Ces pages étaient remplies des souvenirs du passé ; il me

vantait le beau climat de l'Amérique, ces journées d'été où l'amour circulait dans l'air, où il s'émanait du parfum des fleurs et s'aspirait dans la rosée du matin et la brise du soir. Oh ! alors, oui encore, il aurait voulu être près de moi et savourer toutes ces jouissances dignes d'un élu de la création ; mais ensuite il parla du présent, de sa position dans le monde, de la considération dont il était entouré, et il souhaita que je fusse près de lui pour en jouir avec moi. Plus tard il ne m'entretint que de l'avenir brillant qui l'attendait dans la carrière qu'il avait choisie ; il était colonel, on lui avait confié une mission importante dont le succès lui vaudrait la célébrité et la gloire..... Et puis il ne m'écrivit plus.... Hélas ! comme je sentis les gradations de ce sentiment qui s'éteignait peu à peu ! comme j'en prévis amèrement la fin et que je traînai péniblement les années d'existence décolorée ! et pourtant, fidèle à mon premier amour, je refusai constamment les partis qui se présentèrent pour moi et que ma famille encourageait. Et moi aussi, je devais remplir une mission et accomplir ma destinée !

Je n'avais pas encore éprouvé toutes les souffrances, j'étais réservée à connaître toutes les amertumes de la douleur ; j'appris que Sidney allait se marier et qu'une brillante union comblait tous ses désirs et tous ses vœux. Il ne m'était plus possible d'avoir des illusions, de ranimer avec la chaleur de la jeunesse une lueur d'espoir qui s'éteignait, d'embellir mes rêves des prestiges d'une imagination de vingt ans qui saisit une planche dans les débris d'un naufrage, et sur ce frêle esquif ballotté par les flots arrive encore au port. Non, c'était la froide, la sèche réalité avec son regard fixe, sa physionomie immobile, invariable, que l'on veut repousser et qui vous étreint tout entière, qui vous étouffe de son contact glacial et vous écrase de sa pesanteur.

De nouveaux malheurs se joignirent aux premiers, je perdis mes parens et Dieu



seul connut toute l'étendue de mes regrets. C'est bien alors que je fus une pauvre créature sans repos ni consolation, isolée dans le monde et ne vivant plus que par le souvenir.

Me voici arrivée à l'époque la plus importante de ma vie, j'ai besoin de recueillir un instant mes forces.

Un matin je reçus une lettre d'Angleterre dont le caractère m'était inconnu ; elle était ainsi conçue :

« Depuis le jour où je vous ai quittée ,  
 » ma chère Sara, bien des années se sont  
 » écoulées, bien des événemens se sont  
 » passés ; mon cœur, comme celui de la  
 » plupart des hommes, a été en butte à  
 » plusieurs passions à la fois qui se dé-  
 » truisaient l'une par l'autre : ainsi l'amour,  
 » l'ambition, la vanité l'ont torturé tour à  
 » tour et aucun de ces sentimens ne res-  
 » tait victorieux. Jouet de tous ces con-  
 » trastes, je marchais dans le monde au  
 » milieu d'une pénible incertitude, d'un  
 » ballotement continuel, et je ne recueillais  
 » de tous mes combats que souffrances et  
 » angoisses. Toujours l'image chérie de  
 » l'amie dévouée que j'avais abandonnée  
 » me poursuivait partout comme un remords  
 » et me présentait un bonheur que je m'ob-  
 » stinais à repousser sans cesse. Sous toutes  
 » les formes je vous voyais ; vous étiez mon  
 » ombre dans mes promenades solitaires,  
 » ma consolatrice dans mes chagrins, mon  
 » ange gardien dans la maladie ; appuyée  
 » au chevet de mon lit, endormant ma  
 » douleur, mon soutien lorsque j'étais  
 » blessé, et enfin ma compagne douce,  
 » caressante, résignée pendant une longue  
 » et triste vie.

« Ah ! si vous le vouliez, Sara, tout  
 » pourrait encore briller pour moi, je me  
 » réveillerais de mon sommeil léthargique  
 » et l'amour ferait un miracle, vous seriez  
 » la douce lumière qui colorerait mon exis-  
 » tence, le bon ange qui veillerait sur ma  
 » destinée et répandrait tous ses trésors de  
 » dévouement pour un être égoïste, in-  
 » grat, qui n'a senti qu'il ne pouvait se

» passer de vous que lorsque l'infortune a  
 » pesé sur lui... Je crois en vous, Sara,  
 » puisque j'ose vous adresser ces mots,  
 » mais le malheur expie les fautes, et san-  
 » ctifie le coupable..... »

Le lendemain du jour où je reçus cette lettre, je partis pour l'Angleterre, et bientôt je devins la femme de sir Sidney Elford, qui crut renaitre à une autre vie. Là commença pour moi une existence nouvelle où je devins heureuse du bonheur d'un autre, de la reconnaissance dont il payait mes soins. Que j'éprouvais de douces sensations, lorsque, lui prêtant l'appui de mon bras, je le guidais dans la campagne, et que mes paroles amenaient un sourire sur sa belle et mélancolique figure ! Combien de fois ai-je remercié le ciel de pouvoir adoucir des maux qu'il ne m'était pas possible de guérir !

Lorsque la mort rompit des liens sur lesquels l'égalité d'humeur et la résignation de Sidney répandaient tant de charmes, je me sentis seule dans le monde et j'appelle de tous mes vœux l'instant qui doit nous réunir : car je me trouve un être inutile ici-bas, depuis que je n'ai plus de sacrifices à faire.

Emilie MARCEL.

#### LETTRE ADRESSÉE AU PETIT COURRIER.

Personne n'ignore les malheurs du poète Raynal, sur qui la main d'un sort injuste s'est long-tems appesantie. Ses Mémoires viennent de paraître ; et une jeune imagination, exaltée à la lecture de tous ses maux, s'abandonna, il paraît, à l'enthousiasme qu'excite la vertu malheureuse, et laissa couler de sa plume brûlante ces lignes que sur mon passage j'ai trouvées, et que je vous adresse, messieurs les rédacteurs du *Petit Courrier*. Puissent-elles un jour parvenir à Raynal, et porter dans son âme l'espérance d'être aimé de ce sexe



qu'il adore, de ces anges de bonté et de consolation !

« Moi aussi, Raynal, j'aime à rêver ; et que de fois ma brûlante imagination s'entourant du prestige de la chimère, et s'enivrant du parfum de mes riantes idées, que de fois dans ces doux momens je me plus à créer celui que mon cœur désire, que ma voix appelle et à qui ma bouche sourit ! Cet être, fantôme aimable d'une imagination en délire, semblait ne vivre que dans ma pensée, et déjà, renonçant à l'espoir de le rencontrer ici-bas, je me contentais de le voir en songe, lorsque j'appris qu'un cœur aussi noble et aussi pur que celui que mon cœur cherchait gémissait sous le poids du malheur.

« Je viens de lire le livre, Raynal, où tu montres si bien toute la beauté de ton ame, même en faisant connaître tes fautes. C'est le cœur encore plein d'enthousiasme pour tes nobles vertus, et oppressé des maux que tu eus à souffrir, que je t'adresse ces pages de consolation. Ah ! si l'attachement d'une femme pouvait adoucir ta triste position, si des paroles éloquentes par leur douceur pouvaient environner le passé d'un voile impénétrable et te faire entrevoir dans l'avenir des jours dorés, j'irais me jeter dans tes bras en disant : Je viens t'offrir le bonheur, oublie tes maux et renaiss à l'amour. Rien ne peut plus te détacher de ma pensée : je te vois sans cesse au milieu de ta lugubre prison, j'entends tes pleurs et tes gémissemens. Dans tes longs momens de solitude et de souffrance, oh ! que j'eusse été heureuse si, au travers de cette grille qui te séparait de ce monde méchant, j'eusse pu te faire entendre de ces mots qui réchauffent l'ame, absorbent la pensée et rappellent au bonheur l'infortuné qui souffre : ces paroles-là, n'est-ce pas, Raynal ? ce miel savoureux ne peut provenir que du cœur et de la bouche d'une femme ? et c'est de la mienne que tu les aurais entendues. Plus envieuse encore j'aurais été de pouvoir pénétrer jusqu'à toi, et d'une main

caressante essuyer ton front pâli par la souffrance, y déposer un baiser, et faire succéder aux soucis les roses de l'amour.

« Tu renonces aux femmes, dis-tu, parce que celles auxquelles tu voudrais prétendre, tu en serais indigne à cause de ta position dans la société. Oh ! combien tu te méconnaissais ! une ame comme la tienne, revêtue de si nobles sentimens, une ame comme celle-là peut t'élever à la hauteur des rois : c'est le hasard qui donne la fortune, les honneurs et les titres ; mais qu'est-ce qui fait le mérite ? n'est-ce pas la sagesse, la vertu et le talent ? Le hasard t'a mal servi ; mais la vertu, cet aimable guide, t'a-t-elle abandonné, même au milieu de ta misère ? Tu fus sur le point de dérober le pain du riche pour satisfaire à la faim qui te dévorait, mais qui ne l'eût pas fait à ta place ? Et ces juges, ces juges cruels, qui t'ont si inhumainement condamné, qui m'assure qu'ils ne se fussent pas servi d'un moyen plus criminel ? qui me dit que ce n'eût pas été en enfonçant un poignard dans le sein de leur semblable qu'ils seraient parvenus à prolonger une vie que la misère rendrait odieuse ? J'ai souvent entendu parler de toi, Raynal, toujours avec éloge et intérêt. Et tu pourrais aujourd'hui entrer dans la société et y trouver des amis et des partisans. Le bien que j'ai souvent entendu dire de toi n'a pas peu contribué à t'élever dans mon opinion. Je ne t'ai jamais vu ; mais si un jour je te rencontre, il peut se faire que je me fasse connaître.

« Si Raynal voulait répondre quelque chose à la lettre de l'inconnue, il pourrait insérer sa réponse dans le *Petit Courrier*, qu'elle reçoit peut-être. »

Paris, le 9 août.



## Littérature.

Nous sommes persuadés que les abonnés de ce journal ne bornent pas leurs lectures aux livres de *littérature facile*, et qu'elles s'occupent d'autre chose que de romans, de nouvelles et de contes. Nous ne les engageons point à veiller sur les in-folio que publia la congrégation de Saint-Maur, encore moins à compulser les chroniques que renfermaient les archives de nos châteaux et de nos abbayes ; mais nous leur conseillons, quand un livre d'histoire bien médité, bien écrit, qui contient des faits intéressans et une chronologie exacte, paraît, nous leur conseillons de lire ce livre : d'abord parce qu'il est rare, puis parce qu'il faut ne pas laisser éteindre en soi le goût de la vérité, des choses possibles et des caractères naturels. M<sup>me</sup> de Sévigné, inquiète de la préférence presque exclusive que sa petite-fille accordait aux ouvrages d'imagination, lui disait : *Votre goût aura toujours les pâles couleurs*. Rien ne peut donner une idée plus juste d'un esprit qui ne s'alimente que de fictions et de frivolités, et qui va s'affaiblissant chaque jour. C'est un malheur que l'on peut éviter en variant ses lectures, de manière à s'instruire et à s'amuser alternativement ; mais il arrive parfois qu'un livre peut servir à ces deux fins, et nous ne craignons point de dire que l'*Histoire de Russie*, par M. Louis Paris, est ce livre-là.

Le nom de *Paris* est un des beaux noms de notre littérature moderne, et, ce qui n'est point indifférent pour des femmes, un nom très-pur ; car M. Paulin Paris, célèbre par ses connaissances et ses talens, malgré sa jeunesse, n'a cessé de professer, dans tous les ouvrages qu'il a publiés, les principes de la morale la plus saine et la plus élevée : son frère Louis ne s'en écarte pas davantage ; et les mères et les maris pourront, sans en redouter les suites, voir ces livres de ces auteurs dans leurs biblio-

thèques : c'est une sécurité que ne leur inspireront point une très-grande partie des productions de notre siècle.

Sous tous les rapports, nous pouvons louer l'*Histoire de Russie* de M. Louis Paris, à qui la France doit la première traduction de la *Chronique de Nestor*, cet unique et précieux document, sans lequel l'histoire des peuples slaves serait encore ensevelie dans une profonde obscurité. C'est à leur véritable source que M. Paris a puisé les faits qu'il rapporte : il a visité Saint-Petersbourg ; la langue russe lui est familière ; ses études ont toutes été dirigées vers les connaissances historiques. Son livre réunit tous les élémens d'un succès rapide et durable ; et le style correct et élégant dans lequel il est écrit suffirait pour le faire rechercher. Mais que l'on ne s'y trompe point, quelque sanglantes que soient les annales de la Russie, elles excitent le plus vif intérêt. Le merveilleux règne au commencement de cette histoire, ainsi qu'au commencement de toutes celles que nous connaissons : on voit Oleg, que l'on peut regarder comme le fondateur de l'empire, cesser de monter son meilleur cheval, parce qu'un sorcier lui dit : Ce cheval, que tu aimes, sera la cause de ta mort. Cependant, son affection pour cet excellent coursier subsiste ; et, après s'en être séparé pendant cinq ans, il appelle le palefrenier auquel il l'avait donné à soigner : « Que fait le cheval que je t'avais donné à nourrir et à soigner ? — Il est mort... » Oleg sourit de pitié en regardant le devin, et lui dit : Mon cheval est mort, et je suis encore en vie ! Le devin garde le silence d'un air dédaigneux ; et Oleg, se faisant amener un cheval, s'élance au galop vers le lieu où gissent les os de son ancien favori : Voilà donc la bête qui devait me faire mourir ! s'écrie le prince en se précipitant à terre et en frappant du pied le crâne blanchi... Un serpent venimeux en avait fait sa retraite ; il en sortit, piqua Oleg au pied, et cette blessure causa sa mort.



Une épisode de la vie d'*Olga*, fille d'une basse extraction, que sa rare beauté et ses grâces rendirent l'épouse d'Igor, et qui, après la mort de ce souverain, fut proclamée régente et tutrice de son fils *Soïatoslow*, donnera une idée du style de cet ouvrage : ceci se passe vers 950.

« Olga, ayant remis à son fils, qui venait d'atteindre sa majorité, les rênes du gouvernement, partit pour Constantinople, avec l'intention de renoncer à l'idolâtrie et d'embrasser la religion chrétienne. » Constantin-Porphirogène, qui occupait alors le trône, la tint sur les fonts de baptême, et lui donna le nom d'Hélène. Nestor ajoute que cette princesse remarquable avait conservé tant d'éclat et de beauté, que le vieil empereur voulut l'épouser, ce à quoi la nouvelle convertie s'opposa en disant : « Comment pourriez-vous le faire ? Vous m'avez tenue sur les fonts de baptême, et vous m'appellez votre fille : ce ne serait nullement conforme à la loi de l'Évangile. » La chronique raconte qu'étant de retour à Kiew, Olga reçut des députés de l'empereur, qui lui dirent de la part de leur maître : « Quand tu étais parmi nous et que je te comblais de présents et de faveurs, ne m'as-tu pas dit que, dès ton retour à Kiew, tu m'enverrais des cadeaux, des esclaves, de la cire, des fourrures et des soldats pour m'aider dans mes guerres ? » Ce message ne fut point du goût de la princesse : « Sont-ce bien là, dit-elle aux députés grecs, les paroles dont votre maître vous a chargées pour moi !... En ce cas, allez lui dire de ma part qu'il vienne faire dans les eaux de la Roczaïa une cérémonie comme celle qu'il m'a fait faire dans les

» fonts baptismaux, et qu'alors je lui ferai les présents qu'il désire. » Cette manière de payer ses dettes fait plus d'honneur à l'esprit de la princesse qu'à la probité de son caractère.

La Comtesse DE BRADY

### SPECIFIQUES

DE FEU M. HUSSON C<sup>\*\*\*</sup>, PHARMACIEN.

*Nous les recommandons comme d'une efficacité reconnue depuis une vingtaine d'années pour les choses ci-après énumérées.*

**EAU PHÉNOMÈNE.** Elle arrête la chute des cheveux, les fait croître, épaissir, et les empêche de blanchir, même dans l'âge le plus avancé. Le flacon, 5 fr. ; la demi-bouteille, 15 fr.

**SPECIFIQUE PHÉNIX**, le seul dont la vente soit autorisée par le ministre de l'intérieur, pour faire fondre entièrement et sans aucune douleur les cors aux pieds, oignons et œils de perdrix. Il est sans odeur, collant, et ne tache pas la chaussure. Le pot, 5 fr.

Nous ne craignons pas d'avancer que tout ce qui se fait à l'imitation de ces spécifiques ne peut leur être comparé.

Dépôt au PETIT COURRIER DES DAMES et chez le concierge de la maison de M<sup>me</sup> veuve Husson, rue Meslay, n° 30, à Paris. Sa fabrique au Havre, où se fournissent toutes les cours de l'Europe.

*A ce Numéro est jointe la planche 1091.*

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.  
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.  
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.  
Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port*.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.





# Modes de Paris.

5. Septembre 1834

N. 2091.



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N. 2. 1<sup>er</sup> près le passage de l'Opéra.

Chapeau en crêpe orné d'un Oiseau de paradis. M<sup>me</sup> Céline Martin, place Vendôme. Redingote en p<sup>er</sup> de soie garnie de riches d'écussons. M<sup>me</sup> Céline

Messrs J. & J. Fuller, N. 34, Rathbone Place London.

Ayuntamiento de Madrid